

LE JOUR DES CORNEILLES

Jean François BEAUCHEMIN

Livre présenté par Hélène WAISMAN et Anne-Marie BACHELET,
le 14 octobre 2015 - Cercle de lecture, UTL Périgueux

BIOGRAPHIE

(Sources : <http://lettres.collegemv.qc.ca/jean-francois-beauchemin/biographie>, Wikipédia)

Jean-François Beauchemin naît en 1960 à Drummondville. Il est le quatrième enfant d'une famille de six. Il vit une enfance paisible. Sa mère lui apprend à « vivre lentement » et prendre le temps d'observer la beauté de la nature. Son père est projectionniste et c'est en assistant aux représentations que le jeune Beauchemin développe son imaginaire.

L'école l'ennuie, mais il finit par obtenir une maîtrise en Études françaises de l'Université de Montréal. Beauchemin ne devient pas tout de suite écrivain. Il occupe les postes de rédacteur et réalisateur à Radio-Canada. Ce n'est qu'en 1998 qu'il publie son premier roman aux éditions Québec Amérique, *Comme enfant je suis cuit*. Ce premier livre sera le premier tome d'une trilogie. Suivront *Garage Molinari* et *Les choses terrestres* respectivement publiés en 2000 et 2001. Ses trois premiers romans, bien que pour adultes, sont inspirés par l'enfance, le rêve et l'imaginaire.

En 2001, il publie *Mon père est une chaise*, un roman qui s'adresse aux adolescents et dont le contenu a parfois été jugé choquant. L'année suivante, paraît *Le petit pont de la Louve*.

En 2004, il publie tour à tour *Turkana Boy* et *Le Jour des corneilles*, livre qui lui assurera la consécration et pour lequel il obtiendra le Prix France/Québec en 2005. Un film d'animation inspiré du livre est sorti en 2012, réalisé par Jean-Christophe Dessaint avec les voix de Jean Réno et Lorant Deutsch.

Cette même année 2004, une maladie rare conduit Jean-François Beauchemin au seuil de la mort. Au sortir d'un long coma, il affirmera que le souvenir qu'il rapporte est celui de ne pas avoir rencontré Dieu. Sa brève rencontre avec la mort change profondément Beauchemin, qui se consacre dès lors exclusivement à l'écriture.

Il publie en 2006 *La fabrication de l'aube*, pour lequel il obtient le prix des Libraires du Québec. Ce livre, qui relate l'expérience de la maladie, est le 1^{er} tome d'une trilogie. Il sera suivi en 2008 de *Ceci est mon corps*, un récit où Jésus retrouve son humanité et renie l'existence de Dieu. En 2009, Beauchemin publie le 3^{ème} tome de la trilogie sous le titre *Cette année s'envole ma jeunesse*.

Ce dernier roman, ainsi que le suivant intitulé *Le temps qui m'est donné*, explorent, à travers l'évocation de souvenirs familiaux, les traces que laisse l'enfance dans le cheminement de l'être face à la complexité du monde.

Citons aussi *Quelques pas dans l'éternité*, publié en 2013, qui propose une réflexion sur le métier d'écrivain.

Jean-François Beauchemin a également publié des recueils de poésie, dont : *Quand les pierres se mirent à rêver* en 2007 et *Fardeaux de mésanges* en 2013

PRESENTATION DU LIVRE

Pour commencer notre exposé, nous avons choisi de faire non pas un résumé du livre à proprement parler, mais plutôt une brève présentation du cadre, des personnages et de la forme du récit.

Nous ne saurions planter le décor en termes mieux choisis que ne le fait le fils Courge dans les trois premières pages du livre. Il explique, devant un « tribuneau », que son père et lui vivaient en ermites dans une cabane sommaire au cœur de la forêt. La chasse, la pêche et la cueillette suffisaient à leur subsistance. Son père, qui « possédait toutes sciences », lui a appris à survivre dans la nature sauvage. Ce père vénérait la déesse Lune et avait la faculté de lire les astres. Mais, au grand regret de son fils, il n'était pas « parleur », sauf quand il recevait la visite intérieure de « gens » mystérieux et terrifiants. Dans ces premières pages adressées au juge, le fils se propose de montrer, à travers le récit de sa vie, comment il a été amené à commettre le crime qui l'a conduit d'abord en prison, où il a appris l'usage merveilleux des mots, puis devant ce tribunal qui va décider de son sort.

Il s'agit d'une histoire courte, écrite en 15 jours, sans indication de date ni de lieu précis, mais néanmoins très détaillée et très réaliste dans ses descriptions. Nous apprendrons au fil de l'histoire les sévices atroces infligés au fils par un père devenu schizophrène après la mort en couches de sa femme bien aimée. Le fils, qui subit son triste sort sans broncher, se révèle d'une grande profondeur malgré son innocence, due à son isolement de la société et à son incapacité à communiquer :

- Il est en constante quête d'amour, qu'il imagine comme quelque chose de concret se logeant dans le cœur ou dans « le casque »
- Il est habité par la notion de la mort, sans toutefois en être effrayé contrairement à son père (il reçoit souvent la visite de défunts auréolés de bleu et toujours apaisants)
- A la fin de son récit, il apparaît comme illuminé par le pouvoir des mots qu'il a découvert en prison.

Nous nous sommes demandé pourquoi, malgré la grande cruauté de l'histoire, le lecteur garde le sourire aux lèvres. La réponse est dans l'écriture, qui nous transporte d'emblée. Le texte, souvent qualifié de rabelaisien, foisonne de mots et d'expressions, dont on ne sait plus s'ils sont québécois, issus du vieux français ou carrément concoctés par l'auteur. Mais peu importe, ce texte est éblouissant de richesse et de poésie, persillé de drôlerie et surprend le lecteur par l'usage, çà et là, de mots modernes assaisonnés à l'ancienne.

Pour conclure cette introduction, voici une courte note rédigée par l'auteur lui-même sur son livre :

J'étais le dernier à me douter qu'une histoire aussi insolite, racontée dans un langage non moins étonnant, ferait à ce point impression dans les esprits. J'avais craint aussi qu'on ne retienne d'elle que sa part de violence, de colère et de chagrin. Je me réjouis qu'on y ait surtout aperçu le témoignage d'un homme qui, dès lors qu'il apprend à lire et à écrire, à nommer avec justesse les choses, se libère de son animalité. Ce que le personnage central de cette brève histoire expérimente, c'est qu'il n'y a pas d'humanité sans la parole. C'est, à mon avis, l'aspect le plus important du récit que fait le fils Courge devant ses juges. Aussi, chaque mot compte dans ces pages qu'on s'apprête à lire, et tout ce que j'y ai mis est vrai, dans la mesure évidemment où l'on croit à la vérité de la poésie.

LE CONTE

Le Jour des Corneilles est souvent présenté comme un conte. Il en a certaines caractéristiques :

- Le héros vit dans une forêt, lieu magique qui peut être bénéfique ou maléfique.
- Le père sert d'élément perturbateur pour le moins.
- Les péripéties sont nombreuses variées quoique toutes dans le registre de la violence extrême.
- Le dénouement est attendu, surprenant dans son horreur.
- La morale est aussi présente.

Mais le héros a une histoire personnelle, c'est même le sujet du livre, pas dans le conte. L'introspection, l'expression des émotions sont absentes du conte, pas dans ce récit. Le héros n'a pas besoin de voyager dans un monde irréel pour arriver dans l'autre univers : là, il reçoit les visites « à domicile ».

Dans son livre, Jean-François Beauchemin a, par sa façon de raconter, essayé de décrire des scènes épouvantables de sévices, d'atrocités en utilisant un style très personnel qu'il a inventé ; cela lui a permis de mettre « une certaine poésie » et surtout une certaine distance. Cette forme d'écriture a atténué la violence du fond et en même temps, ce style un peu rugueux et déroutant correspond aux caractères des deux personnages de l'histoire.

LE STYLE

Les chapitres de ce livre sont courts, ce qui donne du dynamisme ; à aucun moment, on ne s'ennuie. Pour 147 pages, il y a 45 chapitres.

Tous les registres du langage écrit sont abordés.

- Le langage populaire : p 24 : on trouve le mot « chouraver »
- le langage familier : p14 « *Cela n'allait plus traîner* », mais cela appartient au langage correct.

- le langage soutenu : la description du Mont Tondu p 20 « *C'est une colline s'élevant à moyenne distance de la cabane, et dont le flanc et le sommet caillouteux ne laissent croître que pieds d'aubépines, prêles, mousses et lycopodes, d'où son nom* ».

Le narrateur, le Fils Courge parle au présent, dialogue avec son père, et les autres rares personnages du livre, ce qui donne de la nervosité au récit. Quelques digressions viennent couper le texte : p 115 lorsque le père raconte dans un cauchemar l'incendie.

Ce qui donne ce caractère archaïque au récit est l'absence de nombreux articles dans les énumérations en particulier ; p 47 un repas inhabituel « *J'avais été soumis, déjà à avalement d'autres sordides repas : crevard de mouffleton, troublé de bif, répugnant de poularde ou piteux de féтуque. Mais le rata que me fit apprêter père ce jour – là outrepassa, en infamie, toute empifrade d'avant.* » ; Rien que les mots utilisés par leurs sonorités donnent une idée de ce que devait être ce repas.

De nombreuses phrases indiquent plusieurs actions. Plusieurs chapitres finissent par des verbes sous forme de sentence : « *Ainsi fut le récit de Père* » p 119 ou p 22 « *Ainsi parla-t-il.* ».

Dans d'autres moments du livre, Jean-François Beauchemin s'amuse avec les mots p 111, il fait parler le père qui jure « *Anetés ! naïveries !* », il y a inversion de la fin des mots. D'autres ne sont pas utilisés dans leur sens habituel : « *Aussi stationné que l'ourse enroutillée.* » dit-il.

Les figures de style sont un autre élément de l'écriture. Ce sont surtout les énumérations qui dominent ; p 29 « *Mais que vois-tu de ce monde – là, que vois – tu ? Des cadavres ? Des squelets ? Les feux de l'enfer ? Des vapeurs ? Des monstrueux ?* ».

Jean-François Beauchemin utilise aussi la gradation. Lorsque le père jure p 10, son fils dit « *qu'il était distant de tout commerce avec les gens, bourgeois ou créatures, qu'il qualifiait souventes fois de racaille, de marauds, de pendants, de faquins et de gueux.* »

Une autre figure de style se retrouve dans la phrase : « Père m'aimait-il ? M'aimait-il seulement ? ». Plusieurs fois, on la rencontre. Le mot seulement rejeté en fin d'une phrase très courte montre la solitude effrayant du garçon. Cette structure est reprise aussi avec la mère.

Mais ce qui est le plus déroutant lorsqu'on entre dans ce livre, c'est le vocabulaire. Certains mots doivent faire partie du vocabulaire canadien, mais d'autres sont souvent des néologismes comme *breuvement* pour boire, ou le mot *stopperie* ainsi que *chérissement, le roupil, ou la branchotte*. La racine de ces mots est facile à trouver ainsi on saisit vite le sens. D'autres appartiennent au vieux français ou sont tombés en désuétude comme « *mes hurlades, ou ma songerie, le chevillard, l'accoutre*. » D'autres sont très imagés comme « *le couche – mort* » dans lequel est déposé le corps de sa mère.

Lire ce livre, c'est aller d'une découverte langagière à l'autre. Chaque phrase contient un élément surprenant, inhabituel. Jean-François Beauchemin utilise encore un autre stratagème : il personnifie les objets, p 130 « *Mais, déjà, engourds et roideurs me détournaient de ce supplice... des bras gelures refermaient leur pince sur moi*. » Il y a maints autres exemples, ce qui peut expliquer sa vision animiste du monde et son désir de chercher la trace de l'amour visible.

Les images de comparaison ne sont pas ordinaires comme p 98 : son père lui donne une raclée, lui pense à la mort de Manon et ne sent les coups que comme « *poux de mouche et autres riens* ». Plusieurs fois, on trouve « *ce n'est que pets de mosquite* ».

Cela donne au récit une certaine poésie (on est totalement dépaysé) et permet de prendre du recul par rapport au contenu : c'est une suite d'atrocités, de raclées, de brimades innommables mais décrites de telle façon et sur un tel ton, un peu neutre comme si c'était presque normal, qu'on accepte d'aller jusqu'au bout du livre.

LA FORET

Le thème de la nature, et particulièrement de la forêt, nous a semblé mériter un petit développement. En effet, dans les nombreuses descriptions de cet environnement naturel, il y a davantage à voir que le simple cadre de vie des deux protagonistes.

Le père et le fils Courge vivent « *au plus épais de la forêt* », à l'écart des hommes. La forêt constitue pour eux un véritable rempart. Les villageois eux-mêmes n'envisagent à aucun moment d'entrer en contact avec eux. Il faut dire que, si les habitations ne sont pas si éloignées de la forêt, le caractère brutal et fruste du père n'incite pas à la convivialité. Le père souhaite à tout prix maintenir son fils dans cette prison naturelle. Le fils, lui, souhaitera ardemment transgresser l'interdit après sa rencontre avec Manon.

Dans un premier temps, la forêt nous est présentée par le fils comme un milieu hospitalier, apte à pourvoir à tous leurs besoins (p. 9) : une cabane de billes érigée par le père, l'eau de pluie récupérée dans une barrique, du bois pour cuisiner et se chauffer, un étang riche en poissons, du gibier, des baies, des racines et même du genévrier pour l'eau-de-vie !

Plus que nourricière, la forêt se révèle bienfaitrice, voire protectrice : le lait d'une hérissonne permettra au fils, alors nourrisson, de survivre ; la chaleur d'une marmotte le sauvera d'une mort certaine lorsque son père l'abandonne encore bébé dans un trou, le fils soignera son père blessé à l'aide de champignons aux vertus médicinales (p. 123).

Mais on comprend vite que la forêt peut aussi se montrer dure, implacable, en particulier « *aux rudes temps des frimasseries* » : il neige, l'étang est gelé, le sol est improductif, les animaux sont « *aussi rarissimes que poil de vipère* » (p. 122) et nos deux personnages souffrent de la faim. Le fils décrit aussi des périodes de vents violents et ravageurs, ainsi qu'une période de grande sécheresse durant laquelle son père et lui manquent d'eau et de nourriture.

La forêt, si dure, constitue un lieu d'initiation pour le fils : initiation à la survie en milieu sauvage bien sûr, mais aussi initiation, ou plus exactement incitation, à une forme de spiritualité. L'enfermement que symbolise la forêt est, par réaction naturelle chez le fils, source de questionnements essentiels, notamment sur l'amour et la mort.

Par ses caractéristiques contradictoires (ses bienfaits, sa cruauté naturelle), la forêt façonne les personnages à son image, mais elle est en même temps, sinon un révélateur, du moins une évocation de l'âme humaine et de ses aspirations profondes.

LE PERE

Le père nous est présenté à travers le regard admiratif et chargé d'amour de son fils. La forêt et sa faune n'ont pas de secrets pour lui. Il transmet à son fils son expérience de la chasse, de la pêche, du dépeçage des animaux et sa connaissance des plantes. Pour assurer leur survie, il déploie une force physique étonnante. « *On n'avait jamais vu bourgeois aussi musclé* ».

Mais c'est un taiseux. Il ne s'exprime que pour intimer des ordres à son fils. On ignore ce qui l'anime intérieurement. On sait qu'il croit en la déesse Lune qui régit le vivant. On sait aussi que la lecture des astres l'inspire. C'est un esprit simple, persuadé que la terre est plate ou encore que « *le cauchemar engouffre la cervelle par les esgourdes* ».

Pour des raisons que l'on discernera beaucoup plus tard dans l'histoire, le père est terrifié par l'idée de la mort. A son fils qui vient de lui révéler qu'il voit le fantôme de la mère, il demande, « *blême d'épouvante* » : « *Mais que vois-tu de ce monde-là, que vois-tu ? Des cadavres ? Des squelets ? Les feux de l'enfer ? Des vapeurs ? Des monstrueux ?* » (p. 29).

Pour les mêmes raisons encore mystérieuses, il a une peur panique des vents violents, signes que « *cieux et mondes se fâchent* » (p. 32).

Comme le fait son fils, nous nous interrogeons sur la haine absolue que le père voue aux villageois, qu'il qualifie de « *racaille, marauds, pendards, faquins et gueux* ». Il interdit à son fils de s'en approcher, de crainte qu'il adopte « *leurs us et conduites* ». Un jour, après avoir proprement rossé son fils qui avait cherché à revoir Manon, il donne un début d'explication en déclarant : « *Je ne blaire pas ces villageois. Ils nous ont fait outrage, à ta mère et à moi* » (p.56).

Mais le trait principal de la personnalité du père, c'est évidemment sa folie. Cet homme présente toutes les caractéristiques de la schizophrénie. La maladie se manifeste par ce que le fils appelle « *la visite de ses gens* ». Il s'agit de voix intérieures que le père entend et qui font partie de sa réalité. Dans un premier temps, à l'approche des crises, il lutte « *avec un extrême zèle pour garder son casque froid et libre de ces monstrueux-là* » (p. 46), mais il finit toujours par capituler, prisonnier de ses hallucinations. Son délire le conduit à commettre les pires atrocités à l'égard de son fils encore enfant. « *Combien de fois fus-je houspillé, affamé, appendu, enseveli, livré à termitières ou établi sur guêpière, enduit de miellée puis offert à fourmis, ficelé à branchotte puis donné pour pâture à chenillette et quasiment noyé sous l'étang ?* ». Plus tard, il l'obligera à grimper dans une barrique qu'il fera rouler depuis le sommet du Mont Tondu. Un autre jour, il le fera dépecer puis empailler deux faons tués la veille, le conduira sur le Mont Tondu et lui interdira de revenir tant qu'il n'aura pas capturé un autre faon, sans autre appât que les bêtes empaillées (p. 66 et suiv.). Ou encore, un jour d'hiver, il entreprend de punir son fils qui a utilisé leur réserve de plantes pour le soigner : il l'attache à un arbre, à moitié nu, le bombarde de boules de neige, puis le conduit à l'étang gelé, casse la glace à l'aide d'une pierre et le pousse dans le trou. Je passe sur l'épisode de la soupe infecte qu'il force son fils à concocter puis à manger ou sur l'interdiction de cligner des yeux pendant des heures face au cadavre d'un pendu préalablement installé à table dans l'accoutrement de la mère.

Lorsque le père retrouve ses esprits à l'issue de ces épisodes cruels, il se justifie toujours par une évocation de la mère à qui il convient de rendre hommage : elle « *avait la grâce et la verdure du faon* », ou encore « *elle n'usait jamais à la légère de nos herbes* », ou bien encore « *souventes fois, à table, elle offrait pitance à la déesse Lune puis entraînait en recueillement, fixant long de temps le vide sans ciller jamais* ».

La folie du père s'est déclarée au lendemain de la mort de sa femme (p. 15). La douleur qu'il en a éprouvée alors reste vive et se manifeste violemment à l'encontre de ce fils sans lequel sa femme serait encore en vie.

Si l'on connaît désormais l'élément déclencheur de la folie du père, ce n'est qu'à la fin du livre (p. 115) que l'on découvre les raisons qui l'ont amené à s'établir avec sa femme au cœur de la forêt et à fuir le voisinage de villageois qu'il hait viscéralement.

Une nuit, dans son sommeil, il raconte à haute voix l'incendie dans lequel ses parents et ceux de Manon ont perdu la vie. Il a voulu les sauver du brasier attisé par un vent violent, mais les villageois l'ont fermement retenu. Dans la bagarre, il tue un villageois d'un coup de fourche dans le ventre. Impuissant, il voit ses proches sortir de la maison comme des torches vives et mourir calcinés. Il observe la fumée sombre qui s'élève dans le ciel, telle des corneilles au plumage noir. Nous tenons enfin ici le sens du titre du roman ! (p. 121)

Peut-être le père, en s'isolant avec sa compagne, a-t-il cherché à échapper à la justice après le meurtre du villageois. Le fils évoque cette éventualité mais ne la retient pas : le père fuit une société qu'il juge responsable de la mort des siens. Il est tenaillé par la culpabilité. Dans son cauchemar, il supplie ses parents de lui pardonner son impuissance à les sauver.

Par le récit de cette tragédie, le mystère que constitue cet homme ombrageux et fermé s'éclaircit. L'incendie meurtrier explique tout : sa haine des villageois, sa peur du vent et ses représentations terrifiantes de la mort. Nous comprenons aussi son inclination à lire les astres : la couleur du ciel, la nuit, lui rappelle la fumée noire s'élevant des maisons en feu et évoque pour lui l'image du vol des corneilles.

La personnalité tourmentée du père pose néanmoins question :

Dans le choix de vie radical, excessif qu'il fait à la mort de ses parents, on voit bien sûr la douleur et la haine qui habitent le père, mais ne discerne-t-on pas là, déjà, la folie sous jacente ?

Et qu'en est-il de ses sentiments pour son fils ? Le père, autrefois, a été capable d'amour : amour profond pour ses parents, amour passionné pour sa compagne. Son cœur semble désormais tari par les épreuves. Mais l'est-il complètement ? Le père ne va jamais jusqu'à tuer son fils. Est-ce dû à la constitution exceptionnelle du fils ? à une volonté inconsciente du père ? Se rachète-t-il en lui offrant de bons repas après l'avoir conduit au seuil de la mort ? (p. 57, p. 77).

Dans le même ordre d'idées, le père craint que son fils ne rejoigne la société et fait tout pour l'en empêcher. Pourquoi ? A-t-il besoin de son fils comme exutoire à sa folie et à sa haine ou ressent-il, au fond, un semblant d'amour pour ce fils affectueux et docile ?

Mais ces dernières questions ne sont peut-être que le signe d'une lecture optimiste, qui refuse l'idée de la déshumanisation totale du père.

LE FILS

Cette histoire est narrée par le fils qui écrit au juge pour lui expliquer ce qu'a été sa vie avec son père avant de se trouver en prison.

Le seul nom qu'il porte est « le fils Courge » pour les villageois et « Fils » pour son père. Cet enfant n'a pas été nommé, n'a pas de prénom. Hors, le prénom donne une identité. Il intègre la personne dans un groupe social et il affirme qu'on y est unique. Le nom rattache au clan, le prénom donne l'individualité à une personne. Ce garçon n'a pas d'existence en tant qu'individu unique. Comment va-t-il se construire ?

C'est dans un long plaidoyer adressé à un juge que le fils Courge va expliquer qui il est, comment il vit, où il vit et quels rapports le père et le fils ont entretenus.

La maman meurt en mettant son fils au monde. Les tout-premiers soins du père au nouveau-né sont normaux, mais quand il prend conscience du décès de sa femme, la douleur le brise et il reçoit « *la visite de ses gens* » (autrement dit la schizophrénie certainement sous-jacente se déclare et prend toute sa place dans la tête de cet homme.) Il nourrit le bébé du lait d'une hérissonne morte. De plus en plus atteint, il le porte dans le nid d'une marmotte et l'y abandonne toute une journée... Le fait qu'il raconte les premiers jours de sa vie comme s'il en avait la pleine conscience est très surprenant.

Ce garçon illettré, asocial n'a comme humain référent auprès de lui que son père et n'a aucun élément de comparaison. Il adule cet homme. La seule chose qui le gêne chez son père est : « *Père n'était pas parler* ». Le fils constate que son père fuit les hommes, mais c'est ainsi. Il ne cherche pas plus loin. Toute son enfance, il reste en lien symbiotique avec cet homme malgré les sévices pires les uns que les autres. Sait-il seulement qu'on peut vivre autrement ? N'ayant pas de nom, pas de contact avec d'autres semblables, il ne sait pas se construire en dehors de son père. Il est un objet, un outil parmi les instruments qu'utilise son père. Il ne coupe pas le cordon ombilical. Et cependant, il résiste, il survit. Il est avide de savoir, de paroles. Il aimerait que son père lui parle et jusqu'à l'adolescence, il pense : « *Qui sait ce que Père méditait et se retenait de dire ?* »

C'est à l'âge presque adulte qu'il se pose les vraies questions : p 25 « *Qui suis-je ? Qu'est-ce que je fais sur terre ? Quelle sorte de bête est l'humanité ?* » Son seul interlocuteur ne lui répond jamais.

Il s'interroge aussi sur la mort. Contrairement à son père, elle ne lui fait pas peur. Il voit sa mère, elle a l'air triste, ne lui parle pas, ne répond pas à ses questions. Mais jamais il ne doute qu'elle l'aime. Il voit également d'autres fantômes mais il ne les sent pas inquiétants, il continue à vaquer à ses occupations en leur présence. Son père se rend compte que le garçon discute avec les morts, il est effaré mais accepte « les leçons » que Fils lui donne pour apprendre à voir lui aussi. Mais l'apprentissage tourne court, les résultats ne sont pas à la hauteur des attentes et cela fait trop peur au père.

La question : « *Qui suis-je ?* » est sa première grande question et surtout est-ce qu'on peut l'aimer, est-ce que son père l'aime ?

Le tout début de cette quête commence par la prise de conscience de ce sentiment. C'est lorsque son père se casse la cheville que Fils a son premier vrai contact avec d'autres humains : le docteur et Manon. Cette jeune fille, « *cette créature* » lui adresse la parole et surtout lui prend la main pour aller chez le médecin. P 38, il dit : « *J'en fus comme tout esbaudi, n'ayant jusque-là jamais fait l'objet d'un tel égard....Je sentis mon cœur emplir de cabriolades. Le souffle me fit défaut un brin, quoique je fusse à ce moment aussi stationné que l'ourse enroutillée.* » Cet émoi va grandir en lui jusqu'à le posséder complètement. De

plus, Manon va le laver et pour lui c'est bien plus qu'une toilette ; c'est comme s'il devenait plus humain, plus libre. *« Souventes fois, nous nous concevons reclus en nous-mêmes comme accoutre étanche. Puis, un jour, le commerce aimable des autres nous pénètre et abolit cette solitude de captif »*. Cette journée est fondatrice pour son fonctionnement intellectuel. Il ne considère plus les rapports humains de la même façon. De plus, les deux hommes vont rester plusieurs semaines à « l'hôte », ce qui va bien ancrer cette idée en lui. Il commence à comprendre qu'il est un être à part, qu'il est distinct de son père. IL va couper ce cordon ombilical. C'est là aussi qu'il va pouvoir prendre conscience de ce qu'est l'amour. Il dit P 43 : *« C'est à ce moment qu'amour établit sa paillasse en ma personne. C'est là aussi que je pressentis que parole donne vie à toutes choses en les baptisant d'un nom. J'appris le nom de père, puis celui de Manon, et ce fut pour moi comme si ces personnes commençaient à vivre véritablement : je les vis pour la première fois. Je toisais en ces noms-là comme je toisais en miroir ma face délivrée de ses crasses : ce fut révélation, et saisissement. »* Et cette recherche de l'amour va occuper son esprit à la façon d'une obsession : *« Bien sûr, père chérit mère,.... Mais m'aime-t-il, moi ? Nourrit-il à mon endroit au moins quelque sentiment ?* Il prend conscience que son père n'a jamais eu un geste, un mot, un regard d'amour pour lui. Il ne lui a témoigné qu'indifférence ou violences extrêmes. De plus, il ne peut concevoir qu'un sentiment aussi fort n'ait pas son siège quelque part dans le corps. P 125 il dit *« Quoi, amour serait comme vapeurs, comme riens : intouchable, inblairable et introuvable ? Je ne peux m'y résoudre. Je dis : amour est comme nous-mêmes, bâti de chairs et de substances flagrantes et observables »*. Et comme les choses ont donc une réalité aussi tangible que les gens, il va penser que l'amour de son père a été enseveli avec le corps de sa mère. Il va le chercher, et ne rien trouver. Il lui faut chercher ailleurs. Plus le temps passe, plus cela tourne à l'idée fixe.

Il va chercher du côté de Manon ; elle est importante pour lui mais sa quête l'est plus encore ; la jeune fille peut l'aider. Il la guette en vain, son père qui ne le quitte guère des yeux s'en rend compte et lui donne une raclée : il perd connaissance et met 3 jours à s'en remettre. Au lieu de l'assister, le père disparaît. Cela ne le décourage pas. Quelques temps plus tard, Fils va entrer dans le village pour chercher la jeune fille. Là, on lui apprend la mort de Manon. Il est effondré. Il revient à la cabane où son père et une raclée l'attendent : il est tellement battu qu'il reste plusieurs jours dans les fourrés où il est tombé : un taureau a encorné Manon dans le dos. Comment une jeune fille avertie des dangers de la campagne a-t-elle pu se faire attraper ainsi sans entendre au moins arriver la bête ? Ne serait-ce pas plutôt le père qui l'aurait tuée ? Fils, en la guettant ainsi échappait au père et partait vers la civilisation, idée insupportable à cet homme si fruste.

Physiquement, il se remet des coups du père, mais sa quête n'est toujours pas assouvie. Le regard du garçon se fait plus critique, son jugement aussi. Il acquiert de la force avec la maturité. Déjà, il avait voulu frapper son père qui ne s'était pas laissé dominer. Mais ces traitements ne sont rien à côté de sa seule grande peur : ne pas avoir été aimé. Il a une vision, un personnage lui apparaît, partage avec lui un morceau de pain et sort son cœur de son torse et le lui offre. Fils est bouleversé par ce geste. Il va toucher ce cœur qui bat et pour lui, c'est une révélation : *« De toute mon existence, je ne fus jamais instruit de mon prénom....Pourtant, le frémissement de ce cœur, cette ineffaçable mélodie répercutée ce jour-là en tous bouts de moi-même, ... résonnait en ma personne comme l'aurait fait le son de mon prénom ! »*. Il tombe dans une sorte de dépression, d'obsession de Manon où faute de la voir, il va refaire les gestes qu'elle lui a appris : se laver. En faisant cela, il espère voir l'amour.

C'est à ce moment que son père, au cours d'un cauchemar, raconte pourquoi il fuit les hommes. Il culpabilise de n'avoir pu sauver sa famille au cours de l'incendie qui a détruit la ferme et Fils se rend compte à quel point son père aimait sa mère. P119 Jean-François Beauchemin écrit *« Il est aisé de concevoir toutefois que père se jura, à compter du jour des corneilles, d'aimer mère à tout jamais et plus que tout. »*

Fils surveille son père qui vieillit. Il le soigne quand celui-ci tombe malade et utilise tous les onguents prévus pour passer l'hiver. Il contemple son père, évanoui. Des pensées d'amour lui viennent : P124 « *Oh ! Comme je chérissais ce bourgeois inventeur de mes jours ! Comme je le vénérâis, ce chef de la forêt, ce prince des sentes, cet attrapeur de bêtes et juguleur de vipères, ce maître tailleur de billettes, cet ogre mangeur de lards, ce bandeur d'arcs, ce lecteur d'astres !...Oh oui ! Je le chérissais. Et comme en écho à cela, plus tard dans les heures me vinrent encore ces questions qui ne me lâchaient plus, désormais : « Père m'aimait-il ? Et si oui, où se terre donc son amour ? Et quelques lignes plus loin, « Père m'aimait-il, m'aimait-il seulement ? »* »

Quand le père reprend conscience, Fils est fou de joie et remercie la Lune astre tutélaire, pour eux deux, à grands renforts de mots bien que n'ayant pas encore « *été enseigné de vocabulaire* » p 126. La réaction du père à la dépense d'onguents du fils est immédiate et très violente. Il veut le noyer. Le fils décide que les tortures doivent finir. P 134 « *Il me fallait outrepasser ce funeste état et freiner le bras cruel de père. C'en était assez, assez : J'avais par trop essuyé d'infortune et pâti de ses manèges. Et puis, surtout, je devais savoir enfin : père m'aimait-il, m'aimait-il seulement ?* ». La révolte gronde, c'est la première fois qu'elle est aussi violente.

Et par un soir de pleine lune, Fils tue père. Ce n'est pas sans mal. L'homme est solide et se défend, les hurlements sont entendus jusqu'au village. La scène est dantesque, horrible, le fils dépèce jusqu'à l'extrême le corps de son père pour trouver enfin le siège de l'amour. Tout en agissant, il lui explique que le manque de marque d'amour le détruit plus qu'une mort violente (p135). Il est très en colère contre ce père qui l'a en quelque sorte obligé à agir ainsi. Il pleure tout en accomplissant sa tâche, et désespérément cherche dans tout le corps : « *Je n'aperçus pas plus de chérissement dans le reste de l'infâme ragoute des chairs de père que dans son cœur* »

Une fois arrêté, conduit à l'hôpital, Fils va passer par une phase de « *légumerie* », de dépression durant laquelle seul le souvenir de son père le fait pleurer. Rien d'autre ne le touche. Puis, il va peu à peu remonter vers la vie et il est transféré en prison : « *On m'y boucla en chambrette barrellée, avec fenêtré semblablement grillagée, paillasse moderne et bourelée de faux polytric. J'y fus confortablement logé.* » Le lieu ne lui déplait pas.

Là, lui qui n'a jamais fréquenté l'école va être instruit : « *Je conçus de cette sorte, au fil des jours, non seulement nombre de mots, mais pareillement leur sens et leur mesure, et mieux encore le pouvoir de leur résonance en esgourdes d'autrui.* » .Il a le regret de n'avoir pas été instruit. Il sait maintenant que sa vie a été très pauvre intellectuellement. Il sait surtout que les mots lui auraient permis une autre communication avec son père et qu'il ne l'aurait pas tué, qu'il aurait peut-être pu le comprendre.

Maintenant qu'il a les mots pour comprendre, il sait que son père n'a pu aimer que sa mère et qu'elle n'a aimé que lui ; Il a donc été aimé mais d'une morte, d'une morte seulement. C'est un garçon intelligent, naïf. Il ne semble pas avoir de regret du sort qu'il a fait subir à son père. Il ne souhaite que retrouver ses parents dans la mort, là ils pourront trouver ce lien qui est l'amour et qui lui a tant manqué toute sa vie.